

APRÈS
**LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN
ET LES INVASIONS BARBARES**

LA CHUTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN

UN FILM DE DENYS ARCAND

ALEXANDRE LANDRY
MARIPIER MORIN
RÉMY GIRARD
LOUIS MORISSETTE
MAXIM ROY
PIERRE CURZI
VINCENT LECLERC



LA CHUTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN

UN FILM DE DENYS ARCAND

VERSION ORIGINALE : FRANÇAISE

DURÉE : 129 MINUTES

AU CINÉMA LE 20 FÉVRIER

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.JOUR2FETE.COM

DISTRIBUTION

Jour2Fête

Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier
9, rue Ambroise Thomas • 75009 Paris
01 40 22 92 15
contact@jour2fete.com



PRESSE

Rachel Bouillon

6, place de la Madeleine • 75008 Paris
06 74 14 11 84
rachel.bouillon@orange.fr



SYNOPSIS

À 36 ans, malgré un doctorat en philosophie, Pierre-Paul Daoust est chauffeur pour une compagnie de livraison. Un jour, il est témoin d'un hold-up qui tourne mal, faisant deux morts parmi les gangsters. Il se retrouve seul avec deux énormes sacs de sport bourrés de billets. Des millions de dollars. Le pouvoir irrésistible de l'argent va bousculer ses valeurs altruistes et mettre sur sa route une escort girl envoûtante, un ex-taulard perspicace et un avocat d'affaires roublard.

ENTRETIEN AVEC DENYS ARCAND

LA CHUTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN est le troisième volet d'un cycle, et peut-être pas le dernier...

On ne sait jamais comment naissent les projets. Au départ, je n'avais aucune intention d'entreprendre, encore moins de poursuivre une trilogie. À l'origine, LA CHUTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN s'appelait, d'ailleurs, LE TRIOMPHE DE L'ARGENT – titre qui m'est apparu, en définitive, trop clair et trop réducteur. Au montage, j'ai eu l'idée de le relier à deux de mes films précédents, tant les points communs me paraissaient évidents.

Dans cette trilogie, vous abordez trois des thèmes essentiels de la vie : le sexe dans LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN, la mort dans LES INVASIONS BARBARES et l'argent, ici...

Avec le constat triste que c'est lui qui l'a emporté. On a éloigné la mort, on s'éloigne du sexe – disons qu'il passe au second plan. Aujourd'hui, seul le fric est roi.

N'était-ce pas le cas, en 1986, quand vous filmiez LE DÉCLIN... ?

Pas autant. Les gens revendiquaient, surtout, le droit au plaisir. Ils se battaient pour la liberté, l'amitié, la fraternité, la bonne bouffe, que sais-je... L'argent était important, pas primordial.

Un de vos personnages liait le déclin de l'empire américain – celui de nos sociétés occidentales, en fait – à la volonté exacerbée de bonheur individuel...

Qu'est-ce qu'une société, sinon un groupe de personnes ayant un but commun et marchant dans la même direction ? Vous pouvez difficilement mobiliser pour une noble cause des gens pour qui la vie se résume à la voisine qu'ils vont draguer le week-end prochain ou la façon dont ils vont cuisiner leur poisson du soir. À partir du moment – c'est ce que je montrais dans LE DÉCLIN... – où vous choisissez de faire partie d'un clan totalement indifférent à la vie de la cité, vous provoquez immanquablement l'affaiblissement, puis la destruction de la société. Mais ça peut prendre des années et être très agréable à vivre...

Quels sentiments vous inspirent, aujourd'hui, ces personnages ?

Une tendre lucidité. J'y parlais de moi et des gens qui m'entouraient dont je partageais la vie...

Dans ce film, les femmes parlaient de la taille des pénis, les hommes se plaignaient du clitoris, « parfois aussi difficile à trouver qu'une chenille sur un damier. » Pourriez-vous tourner le même film en 2018 ?

L'an dernier, une troupe théâtrale a repris le texte sur scène, avec un succès énorme. J'ai été étonné – et ravi – de voir de jeunes spectateurs rire aux éclats, aux mêmes moments que leurs parents, jadis, dans les salles.

Est-ce que je pourrais le tourner en 2018 ? Pas sûr. Nous sommes entrés dans une ère de moralisme catastrophique. Je compte, d'ailleurs, en faire le sujet de mon prochain film. Comme vous le savez, Robert Lepage (metteur en scène québécois) a dû annuler deux spectacles, l'un parce qu'il n'avait pas suffisamment consulté les groupes amérindiens du pays, l'autre parce que certains avaient décidé que des Blancs étaient indignes d'interpréter des chants sur l'esclavage... Un drôle de climat règne, absurde et malsain.

LA CHUTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN s'ouvre sur ce dialogue : « Si t'es si intelligent, pourquoi n'es-tu pas président d'une banque ? – C'est parce que je suis trop intelligent. L'intelligence est un handicap... »

Ce dialogue m'a été inspiré par un dîner en France. Je ne citerai pas de noms, mais vous adoreriez que je le fasse ! Un très grand financier y assistait et on ne parlait que de la faillite retentissante d'un de ses confrères. « C'était tout de même un type intelligent », a dit l'un des convives. Alors, le grand financier a murmuré et sa voix n'était qu'un chuchotement : « Oh, vous savez, l'intelligence est souvent un handicap... » Cette phrase n'a cessé de me hanter... Et quand je regarde le spectacle désolant des têtes parlantes qui sévissent à la télé, je me dis qu'en plus, il aurait pu ajouter que la stupidité est un atout...

Après cet échange, votre héros cite une série de grands écrivains (Dostoïevski, Tolstoï) et de philosophes reconnus (Sartre, Althusser) dont il énumère les faiblesses ou, disons-le, les idioties...

Il énonce une simple vérité : à y regarder de près, on ne peut qu'être surpris par l'infantilisme de certains grands hommes. Hemingway se prenait pour un boxeur et voulait combattre sur des rings. Sartre en est arrivé à défendre Pol Pot, ce qui est le comble du non-sens ... Je ne nie pas le talent : Dostoïevski et Tolstoï sont des monuments de l'Histoire, mais l'un vendait le manteau de sa femme pour aller jouer et l'autre refusait de faire vacciner ses paysans... Sottise totale, même si c'est cette part de bêtise qui les rend humains. Proches de nous...

Êtes-vous un provocateur ?

Involontaire. J'aime beaucoup rire de ce que je vois ou j'entends – ce que beaucoup semblent considérer comme le comble de l'insolence.

Restons un instant sur les intellos. Dans LES INVASIONS BARBARES votre héros (Rémy Girard) raconte – et c'est un moment irrésistible – une drague ratée, parce que, rappelle-t-il, « j'avais trop lu les romans de Philippe Sollers et trop vu les films de Jean-Luc Godard... »

C'est à moi que cette mésaventure est arrivée... À l'époque, je me comportais un peu comme Olivier Rolin le décrit dans son roman *Tigre en papier*. Je pérorais sur la révolution culturelle chinoise sans rien y connaître. Je devais être insupportable... Un jour, la Chine, qui s'ouvrait à l'Occident, a envoyé au Canada deux observateurs : une actrice de théâtre et son mari, américain et marxiste. Comme j'étais un des gauchistes connus de Montréal, on m'a chargé d'être leur guide. Cette femme était d'une beauté renversante. J'en suis tombé amoureux au premier regard et, pour me mettre en valeur, j'ai cru bon de lui vanter le Président Mao, source de lumière pour tout un peuple. Comme elle avait de peu échappé à la mort, je suis devenu, pour elle, en un instant, un fichu espion ou un crétin absolu, au choix... Bien longtemps après, la scène des INVASIONS BARBARES est née de mon incommensurable bêtise...

Dans LA CHUTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN, Pierre-Paul (Alexandre Landry) est un candide. Un pur, comme pouvait l'être le héros d'un de vos films précédents : JÉSUS DE MONTRÉAL...

Tous deux sont des charitables, toujours prêts à s'occuper des rejetés, des miséreux, des SDF... Pierre-Paul étudie la philosophie, ce qui est, déjà, une façon de se couper du monde moderne : on se passionne plus pour l'informatique que pour Aristote, de nos jours... Ce n'est pas un garçon très à l'aise avec les femmes, il vit seul dans un appartement encombré de livres. Il est naïf, mais intelligent. Voir cet idéaliste trouver des pistes pour vaincre le monde de l'argent et des magouilles me passionnait...

Comment est née Aspasia, la call girl ?

Vous allez, sans doute, penser que je suis totalement dénué d'imagination, mais, là encore, il s'agit d'une rencontre. Je tournais, à Ottawa, un documentaire sur la visite de la reine d'Angleterre. Au bar de mon hôtel, je regardais un match de foot et une jeune femme noire, originaire de l'Alabama, est venue s'asseoir pour m'expliquer – je vous jure que c'est vrai – les différences entre les règles du football américain et canadien, qu'elle connaissait visiblement fort bien. Au cours de la conversation, elle m'a dit être escort de luxe et venir au Canada deux fois par an pour satisfaire ses clients : des politiciens de la droite la plus conservatrice, selon elle. Des simili Donald Trump, en quelque sorte... C'était une personne hors du commun,



d'une rare intelligence, qui m'a détaillé avec brio les nombreux et juteux investissements financiers qui allaient lui permettre de prendre une retraite bien méritée à quarante ans. Elle m'a donné un cours d'économie extraordinaire...

Avec Aspasia, n'avez-vous pas eu peur de tomber dans le cliché de la pute de luxe au grand cœur...

Non, parce qu'il me semble avoir rarement vu, au cinéma, une escort, à l'aise non seulement dans la chambre d'un palace, mais dans des bureaux où l'argent circule d'un compte off-shore à un autre. Aspasia rivalise avec les plus grands escrocs de notre époque, elle fait jeu égal avec les financiers les plus véreux de notre temps.

Avez-vous été fasciné par le monde que vous découvriez ?

Il faut l'être pour le peindre tel qu'il est. C'est un drôle d'univers, uniquement peuplé de mauvais citoyens séduisants. Comme ce comptable qui m'a dit, un jour, posséder un appartement à Cannes. « Êtes-vous cinéophile ? », lui ai-je demandé, en pensant, évidemment, au Festival. Non, il ne l'était pas. Mais il appréciait énormément la ligne SNCF qui le menait à Monaco. « Quarante minutes et vous êtes dans la Principauté. » Il y blanchissait, avec fierté et aplomb, l'argent sale de ses clients milliardaires... Lui et quelques autres m'ont inspiré la figure de Maître Taschereau, avocat de haut vol...



Et Sylvain, l'ex-taulard qu'interprète Rémy Girard, formidable, une fois encore ?

La femme d'un ami suivait des cours de marketing. Dans sa classe, au milieu de jeunes qui travaillaient tous sur ordinateur, elle a remarqué un homme aux cheveux poivre et sel qui, lui, notait tout par écrit. « *Je connais ce type* » s'est-elle dit. C'était, en fait, le chef d'une bande de motards criminels, célèbres au Canada, qui avait écopé de dix ans de prison. Il avait écrit au ministre de la Justice pour lui demander l'autorisation de se rendre à l'Ecole des Hautes études commerciales, ce qui lui avait été accordé. Il quittait, donc, chaque matin sa cellule et la regagnait en fin d'après-midi, après la classe. Ça m'a bigrement intéressé. Du coup, j'ai rencontré deux autres motards, des « repentis » qui prétendaient avoir changé de vie, mais que je soupçonnais fort d'avoir bien caché l'argent de leurs mauvais coups. Le personnage de Sylvain, donneur d'excellents conseils à mon Pierre-Paul, est issu de ces rencontres...

« *Dans LES INVASIONS BARBARES, tu avais le crâne rasé* », ai-je dit à Rémy Girard, « *Cette fois, je te veux avec les cheveux longs. Laisse-les pousser au moins un an.* ». Il l'a fait, ce qui a posé des problèmes à d'autres réalisateurs qui ne comprenaient pas pourquoi il tenait tant, à son âge, à changer de coiffure...

Quel était votre principal souci en tournant LA CHUTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN ?

Le rythme ! C'est l'une des règles du polar : il faut aller vite, éliminer les scories. La séquence où l'on suit la progression de l'argent dans divers paradis fiscaux était, au départ, plus longue et plus complexe. Au montage, j'ai compris que l'important, pour le spectateur, était que ce fric arrive en Suisse le plus vite possible. Ce qui me plaît, aussi, c'est la rigueur du polar : on prend un personnage et on le suit d'événements en événements, de rencontres en rencontres. On progresse avec lui, il devient le fil rouge d'une histoire qu'il modifie à sa guise.

Avant votre trilogie, vous avez tourné RÉJEANNE PADOVANI, où vous abordiez, déjà, le monde des puissants, prêts à tout pour maintenir leur pouvoir. Le critique québécois Georges Privet a dit, il y a quelque temps, que la réalité que vous dénonciez, en 1973, n'avait pas changé. « Constat accablant », ajoutait-il...

Il a écrit ces lignes en 2014, au moment d'une enquête qui a fait grand bruit. La commission Charbonneau, du nom de la juge qui la présidait, a dévoilé les liens qu'entretenaient les hommes politiques québécois avec le monde des affaires. Question corruption, rien, au Québec, n'a changé d'un iota.

Comment l'expliquez-vous ?

Oh, vous savez, un demi-siècle, c'est beaucoup si l'on considère la durée de nos vies sur terre. Mais, au regard de l'Histoire, qu'est-ce que c'est ?... Il en faudra, du temps, pour que la pureté s'infilte dans les mœurs politiques... L'être humain ne change pas. Avec ses tablettes et ses portables, il est semblable aux personnages ambitieux et cupides que décrivaient Balzac, Zola ou Maupassant...

Est-ce une impression : le cinéma québécois paraît moins engagé qu'il ne l'était, autrefois...

Après les grands remous des années 60, nous avons connu deux référendums sur notre sort. L'échec des indépendantistes a poussé les gens à se résigner. Ils se sont dit : « *Bon, le Canada est un pays confortable, on n'y vit pas si mal. Profitons...* » Peu à peu, le pays s'est désintéressé de la politique, de l'engagement social, de la vie syndicale. Le cinéma n'a fait que refléter ce renoncement... Bien sûr, la paupérisation des classes moyennes est préoccupante, chez nous comme partout ailleurs. Mais, depuis la mort du marxisme – dont je mesure, par ailleurs, les conséquences funestes – personne n'a su proposer un idéal nouveau, un projet qui rendrait les gens solidaires, comme ils avaient su l'être. J'ai une admiration sans borne pour les philosophes. Ce serait à eux de susciter une nouvelle utopie – une « utopie plausible », si j'ose dire. Mais ils se taisent. Et les politiques, eux, parlent pour ne rien dire. C'est catastrophique...



Vous savez, bien sûr, ce qui arrivait, jadis, aux porteurs de mauvaises nouvelles...

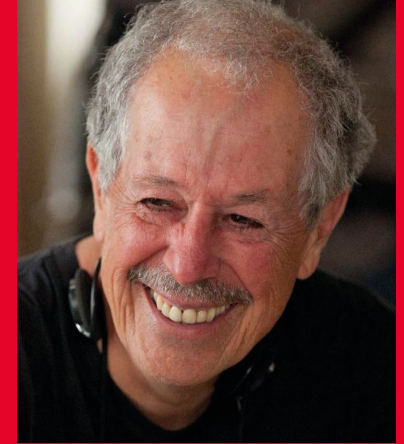
Ecoutez : j'ai 77 ans ! Et on ne m'a pas encore coupé la tête. Pour l'instant, tout va bien...

Vous êtes-vous beaucoup trompé dans la vie ?

Un peu moins que certains, pour une raison simple : je n'ai jamais réussi à être un militant. Une incertitude tenace m'en a toujours empêché. Devant le moindre mouvement politique, philosophique ou esthétique, j'ai toujours douté. Ça m'a joué de sales tours, surtout auprès d'amis très engagés, eux, qui me prenaient, parfois, pour un réac ou un lâche... Aujourd'hui, j'assume ce que je suis. Je fais mienne cette phrase de Cioran : « *On n'a jamais élevé de statues à ceux qui doutent.* » Hélas...

DENYS ARCAND

Réalisateur et scénariste



LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN permet à Denys Arcand d'accéder à une dimension internationale. Sélectionné par la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes en 1986, il remportera le Prix FIPRESCI ainsi qu'une nomination aux Oscars dans la catégorie Meilleur film étranger.

En 1989, JÉSUS DE MONTRÉAL est en Sélection Officielle, en compétition au Festival de Cannes, où il remporte le Prix du Jury et le Prix Œcuménique.

Ce film s'est aussi vu décerner 12 prix Génie (les prix Génie récompensent des œuvres de cinéma canadiennes) en plus de sa nomination aux Oscars.

En 2000, il tourne STARDOM, miroir reflétant l'obsession pour la célébrité ainsi que l'exploitation. Premier film canadien à être présenté comme film de clôture au Festival de Cannes, il a également été sélectionné par le Festival international du film de Londres, de Toronto et de Vancouver.

En 2003, Denys Arcand écrit et réalise LES INVASIONS BARBARES qui remporte l'Oscar du Meilleur film en langue étrangère et reçoit une nomination de Meilleur scénario original. Les César 2004 couronnent le film des Prix du Meilleur film, de la Meilleure réalisation et du Meilleur scénario.

Au Festival de Cannes, il obtient le Prix du Meilleur scénario et Marie-Josée Croze remporte le prix d'interprétation féminine. Il récolte également de nombreux Prix Génie dont Meilleur film, Meilleure réalisation et Meilleur scénario original ainsi que quelques 35 autres prix à l'échelle mondiale.

En 2007, son film L'ÂGE DES TÉNÉBRES a clôturé le Festival de Cannes, une soirée très spéciale marquant la 60^e édition du festival.

Son plus récent film, LE RÈGNE DE LA BEAUTÉ, a pris l'affiche au printemps 2014.

Outre sa carrière cinématographique, Denys Arcand a publié plusieurs articles et a écrit le livre Euchariste Moisan en 2013. En 2011, il crée avec l'artiste Adad Hannah une mise en scène de 7 minutes présentée dans le cadre du 150^e anniversaire du Musée des Beaux-Arts de Montréal, Safari. Passionné de musique classique, il a mis en scène son premier opéra au printemps 2015, Zémire et Azor, avec les Violons du Roy.

ALEXANDRE LANDRY

Pierre-Paul Daoust



Pour son premier rôle au cinéma en 2013, il a interprété Martin, un jeune déficient intellectuel dans le film GABRIELLE de Louise Archambault. Ce film a été distribué dans plus d'une vingtaine de pays et Alexandre a remporté plusieurs prix d'interprétation dont Le Valois du Meilleur acteur à Angoulême, en France et le prix du Meilleur acteur à Gijón, en Espagne.

En 2014, dans L'AMOUR AU TEMPS DE LA GUERRE CIVILE de Rodrigue Jean, il porte le rôle d'Alex un jeune toxicomane qui se bat pour survivre dans le milieu de la prostitution. Il sera également nommé au Gala du Cinéma Québécois pour sa performance et il fera partie du programme Rising Stars au TIFF où le film de Rodrigue Jean sera présenté en grande première.

Enfin, on lui offre le rôle de Vincent dans le film PAYS de Chloé Robichaud, le rôle de Jeff dans le film canadien-anglais THE SAVER de Wiebke von Carolsfeld et il a également joué dans DE PÈRE EN FLIC II d'Émile Gaudreault.



MARIPIER MORIN

Aspasie / Camille Lafontaine

Maripier fut d'abord connue grâce au succès d'une télé-réalité populaire auprès des Québécois.

Au printemps 2016, elle anime son propre talk-show Avec Maripier!, sur la sur la chaîne Z, puis en 2018 Face au Mur sur TVA (l'adaptation Québécoise de The Wall).

Denys Arcand lui offre son premier rôle au cinéma dans LA CHUTE DE L'EMPIRE AMÉRICAIN.

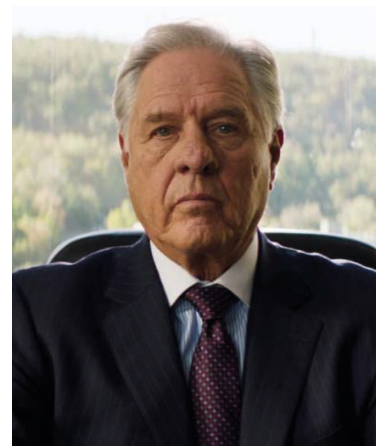
RÉMY GIRARD

Sylvain « the brain » Bigras



Rémy Girard a joué au théâtre et pour la télévision.

Au cinéma, outre les films INCENDIE (Denis Villeneuve), CABOTINS (Alain Desrochers), DE PÈRE EN FLIC (Émile Gaudreault), LES SEPT JOURS DU TALION (Podz), LE GRAND DÉPART (Claude Meunier), BLUFF (Marc-André Lavoie et Simon-Olivier Fecteau), il a joué dans les films LA FLORIDA (George Mihalka), DANS LE VENTRE DU DRAGON (Yves Simoneau) et LE PIÈGE AMÉRICAIN et UN HOMME ET SON PÉCHÉ et MAURICE RICHARD de Charles Binamé, LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN et LES INVASIONS BARBARES de Denys Arcand.



PIERRE CURZI

Me Wilbrod Taschereau

Acteur formé à l'École nationale de théâtre du Canada, Pierre Curzi s'impose au cinéma et on le voit dans plusieurs films dont ANASTASIE OH MA de Paule Baillargeon, LES PLOUFFE et MARIA CHAPDELAINÉ de Gilles Carle, LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN, LES INVASIONS BARBARES et L'ÂGE DES TÉNÉBRES de Denys Arcand, POUVOIR INTIME et DANS LE VENTRE DU DRAGON de Yves Simoneau, T'ES BELLE

JEANNE de Robert Ménard, LITTORAL de Wajdi Mouawad, IDOLE INSTANTANÉE et ROMÉO ET JULIETTE de Yves Desgagnés. Il a récemment joué auprès de Thierry Lhermitte dans LA NOUVELLE VIE DE PAUL SNEIJDER de Thomas Vincent, une coproduction franco-canadienne.

Son parcours professionnel est aussi jalonné de plusieurs participations à des productions théâtrales classiques et contemporaines et il a joué dans plusieurs séries télévisées.

Il a également été élu député à l'Assemblée nationale du Québec, de 2007 à 2012.

DENISE ROBERT

Productrice



Denise Robert a produit de nombreux films et séries télé. Parmi ceux-ci, LES INVASIONS BARBARES, Oscar du Meilleur film en langue étrangère, L'ÂGE DES TÉNÉBRES et STARDOM (Denys Arcand), LE CONFESSIONNAL (Robert Lepage), MAURICE RICHARD (Charles Binamé), MAMBO ITALIANO (Émile Gaudreault), DE PÈRE EN FLIC I et II (Émile Gaudreault), qui ont chacun remporté le Golden Screen Award pour le meilleur box-office d'un film canadien en 2010 et 2017, et 1:54 (Yan England), un film sur la cyberintimidation qui a été projeté au Siège social des Nations Unies à New York, suivi d'une discussion avec des experts de renommée mondiale sur le sujet.

LISTE ARTISTIQUE

Pierre-Paul Daoust	Alexandre Landry
Aspasie/Camille Lafontaine	Maripier Morin
Sylvain « the brain » Bigras	Rémy Girard
Pete LaBauve	Louis Morissette
Carla McDuff	Maxim Roy
Me Wilbrod Taschereau	Pierre Curzi
Jean-Claude	Vincent Leclerc
Jacmel Rosalbert	Patrick Émmanuel Abellard
Linda	Florence Longpré
Vladimir François	Eddy King
Nicole	Geneviève Schmidt
Dr Pierre-Yves Maranda	Paul Doucet
Gilles Sainte-Marie	Denis Bouchard
Jimmy	Yan England
Steph	David Savard
Natasha	Rose-Marie Perreault
Sean McDowell	Alain Goulem
Gemma	Catherine Paquin-Béchar
Mère Jacmel Rosalbert	Ayana O'Shun
Réceptionniste Me Taschereau	Dominique Bertrand
Lectrice de nouvelles	Sophie Thibault
Médecin résidente	Juliette Gosselin
Damien	Mathieu Lorain Dignard

et la participation amicale de

Informateur	Claude Legault
Enquêteur Plamondon	Éric Bruneau
Professeur de gestion	James Hyndman
Joseph	Benoit Brière
Marcel	Gaston Lepage
Martin Ouellette	Laurent Paquin
Chef de chorale	François Dompierre

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur et scénariste	Denys Arcand
Productrice	Denise Robert
Directeur photo	Van Royko, C.S.C.
Directeur artistique	Patrice Benge
Chef décoratrice	Michèle Forest
Monteur	Arthur Tarnowski, ACE
Musique originale	Mathieu Lussier, Louis Dufort
Création sonore	Marie-Claude Gagné
Son	Martin Desmarais, Louis Gignac
Costumes	Sophie Lefebvre
Chef éclairagiste	Daniel Dallaire
Chef machiniste	Guillaume Canniccioni
Superviseur des effets visuels	Jean-François Ferland
1 ^{er} assistante à la réalisation	Anne Sirois
Casting	Lucie Robitaille
Casting figuration	Carole Dionne
Coiffure	Chantal Bergeron
Maquillage	Jeanne Lafond
Producteurs associés	Victor Loewy, Dominique Besnehard, Patrick Roy, Martin Desroches
Producteur délégué	Christian Ménard
Directeur de post-production	Georges Jardon
Administratrice de production	Anik Fournier

jour
2fête

